

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 38

Artikel: Almanach du Conteur vaudois
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199560>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger 1/2, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements débutent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.

S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



La publication de l'*Almanach du Conteur vaudois* est enfin chose décidée. Nous disons : enfin, car il y a longtemps déjà que Louis Monnet était sollicité, par de nombreux amis du *Conteur*, de publier un almanach. « Allez-y gaiement, disaient-ils, vous êtes sûr du succès ! »

Allez-y gaiement ! allez-y gaiement ! C'était bien facile à dire, mais, à l'exécution, les choses ne vont pas si aisément que cela.

Pour précieux qu'ils fussent, ces encouragements ne suffisaient pas à dissiper entièrement l'hésitation naturelle qu'on éprouve à se lancer dans une entreprise nouvelle, où l'imprévu a le plus souvent la grosse part.

Louis Monnet, cependant, se disposait à céder aux demandes qui lui arrivaient toujours plus pressantes, lorsque la maladie, à laquelle il devait malheureusement succomber, mit obstacle à ses desseins.

Les successeurs de Louis Monnet à la rédaction du *Conteur vaudois* ont cru devoir reprendre les projets de leur chef regretté, encouragés dans cette résolution par de nouvelles et incessantes sollicitations.

Ils ne se sont point demandé s'il n'y avait pas déjà, de par le monde, assez d'almanachs, sans celui du *Conteur*, ou s'ils étaient ou non qualifiés pour la tâche qu'ils allaient entreprendre. Ils n'ont vu qu'une chose : répondre, aussi bien qu'ils le pourraient, au désir qui leur était exprimé de façon si aimable et tâcher, si possible, d'acquiescer un titre de plus à la sym-

pathie constante dont jouit, depuis plus de quarante ans, le *Conteur vaudois*. Ils se sont donc lancés, avec une foi pleine et entière dans l'appui et dans la sympathie des amis du *Conteur* et de notre pays. Les événements n'ont point encore démenti cette confiance. Espérons qu'il en sera ainsi jusqu'au bout.

Comme le *Conteur* à sa naissance, l'*Almanach du Conteur* entre dans le monde sans aucune prétention et surtout sans la moindre intention de disputer à ses congénères la légitime popularité que leur vaut leur ancienneté et le soin croissant qu'ils mettent à répondre de plus en plus à l'attente de leurs fidèles lecteurs. Escorté de ses respectables aînés, le *Messager boileux* de Berne et Vevey et le *Bon Messager*, l'*Almanach du Conteur* espère obtenir une petite place au foyer romand. C'est là toute son ambition.

Nous publierons, dans un de nos prochains numéros, le sommaire de notre *Almanach* et le nom de ses collaborateurs. Disons seulement, pour aujourd'hui, que, à toutes les portes où nous sommes allés frapper, nous avons rencontré l'accueil le plus obligeant. La couverture, dont on peut voir dans le cliché ci-dessus une reproduction très réduite, est l'œuvre du peintre F. Rouge, d'Aigle, qui a bien voulu répondre à notre appel.

Le prix de l'*Almanach du Conteur vaudois* sera de 50 centimes. On peut s'inscrire dès maintenant au bureau du journal (rue de la Louve, 1, Lausanne), où sont aussi reçues les demandes pour les annonces. Quelques pages seulement seront réservées à la publicité.

L'article que voici n'est point une pure fantaisie d'imagination, comme on le pourrait croire. Dans un guide, qui est, soit dit en passant, l'un des meilleurs et des plus artistiques qu'on ait publiés sur la merveilleuse contrée de Montreux, nous trouvons l'alinéa suivant. Et des renseignements pris nous confirment qu'il ne s'agit point d'une coquille d'imprimerie. On parle du chemin de fer Gyon-Naye :

« La voie s'attache au flanc de la Dent de Verdasson, dont les pentes sont couvertes de rhododendrons, etc. »

Dans un journal de Montreux, cette malheureuse petite Dent fut appelée Merdasson.

Il est donc temps d'intervenir puisque nos amis de Montreux ne sont pas encore d'accord.

A propos d'une Dent.

SIMPLE HISTOIRE

En ce temps-là, les gens de Montreux avaient de l'esprit. Or, il y avait dans leur contrée une toute petite Dent, non de celles que les dentistes arrachent ou plombent, mais de celles que les ingénieurs percent. Elle n'avait rien de remarquable, cette petite Dent. C'était une Dent simplette et modeste que les modzons de Chamoazallaz ne craignaient pas de graver jusqu'au haut, et que les rosiers cachaient de leur tapis vert ou rouge.

Entre ses deux puissantes voisines, Naye et Jaman, elle avait beau se grandir, se grandir tant qu'elle pouvait, elle avait l'air de rien.... que d'un merdasson.

Et les gens de Montreux, qui à cette époque étaient encore de Montreux, étaient comme leur Dent, simples et modestes. Ce n'est pas à porter les hottées de fumier par leurs vignes du Châtelard, ou les cordées de foin par leurs prés d'Avant, de Vaunaise ou des Verreaux, pas plus qu'à bûcheronner par leurs forêts de Jor, ou par la Raveyre, qu'ils auraient pu apprendre à parler à l'eau de fleurs d'orange, et à appeler un chat autrement qu'un chat, et.... un merdasson autrement qu'un merdasson.

Donc, la petite Dent se nommait la Dent de Merdasson, même sur les cartes de géographie, et comme ce nom était juste, expressif et pittoresque, personne ne songeait à s'en scandaliser.

C'est tout au plus si de temps à autre quelques polissons en faisaient le sujet de leurs plaisanteries, ou si quelque vacher riait dans sa grosse barbe en expliquant le paysage aux demoiselles.

Mais il vint un temps où Montreux ne fut plus qu'une vaste auberge ouverte à toutes les nations, une succursale de l'antique tour de Babel. Au lieu des belles filles d'autrefois, gaies et rieuses, on ne vit plus le long des chemins que de longues théories de miss, et pour acheter une livre de café dans les magasins de Vernex, on fut obligé d'apprendre l'anglais.

Alors, la pauvre Dent de Merdasson tomba dans un profond discrédit : non pas qu'elle eût fait le moindre mal au moindre touriste, elle en était bien incapable, la pauvre, mais son nom avait été déclaré shocking — very shocking, my dear — et les jeunes miss se contentaient de la désigner du bout de leurs ombrelles, sans oser l'appeler par son nom.

Quelques vieilles dames, rompues à tous les usages de la bonne société, s'acquirent une réputation légitime parce qu'elles savaient le secret de dire le nom malencontreux, en patinant sur la première syllabe, mais elles n'y étaient arrivées qu'après de longs exercices, et il n'en était pas moins vrai que la pauvre Dent était une vraie Dent d'achoppement.

Alors, comme il fallait à tout prix sortir de cette impasse et donner satisfaction aux jeunes miss outragées, on prit un moyen héroïque.

On débaptisa et on rebaptisa l'auteur de ce scandale.

Quel fut le parrain ? Mystère. — Son nom, comme celui de tant de héros, est demeuré inconnu ; et c'est dommage. Il aurait mérité de passer à la postérité.

Et Merdasson devint Verdasson. Ce nom n'avait aucun sens, il était bête et gnan-gnan. Il était donc au goût du jour ; et il fit furor.

Il y eut bien quelques esprits chagrins qui trouvèrent que ce n'était pas la peine de débaptiser les montagnes pour satisfaire aux pudeurs saugrenues de quelques Anglaises, que Merdasson avait été Merdasson de temps im-